

2. Freud

2.1. Préambule : lire la psychanalyse en philosophe ?

« Si la nécessité d'une deuxième édition de ce livre, qui est de lecture difficile, se fait sentir avant que la première décennie soit encore complètement écoulée, ce n'est pas à l'intérêt des cercles de spécialistes auxquels je m'étais adressé dans les phrases qui précèdent que je le dois. Mes confrères en psychiatrie semblent ne pas avoir fait le moindre effort pour dépasser le sentiment initial de dépaysement que pouvait susciter ma nouvelle approche du rêve, et les philosophes professionnels qui pourtant ont l'habitude de traiter les problèmes de la vie onirique - en quelques phrases qui sont toujours les mêmes - comme une annexe des états de conscience n'ont manifestement pas remarqué qu'on pouvait justement au niveau de cet appendice extraire toute une série de choses qui ne peuvent que mener à une redéfinition fondamentale de nos théories psychologiques. »

S. Freud, « Préface à la seconde édition », *L'interprétation du rêve*, trad. J.-P. Lefebvre, Paris, Seuil, p. 27.

« Je ne peux pas dire que votre affluence cette année ne me pose pas de problème. Qu'est-ce que cela veut dire pour un discours qui s'adresse essentiellement aux psychanalystes ? Si l'on en doutait, je l'ai assez répété pour qu'on le sache. [...] »

Ce que j'ai dit la dernière fois ne pouvait rencontrer que cette rumeur de satisfaction qui m'est parvenue concernant l'opinion générale de l'assistance, si je puis m'exprimer ainsi. Ceux qui venaient ici pour la première fois - il faut bien qu'il y en ait, vu le nombre - pour voir, parce qu'on leur avait dit qu'ils n'allaient rien comprendre, eh bien, ils ont eu une bonne surprise.

À la vérité, comme je l'ai indiqué au passage, parler de Pavlov comme je le faisais à l'occasion, C'était bien tendre la perche au sentiment de compréhension. Comme je l'ai dit, rien n'est plus estimé que l'entreprise pavlovienne, tout spécialement à la Faculté des Lettres, et c'est tout de même de ce côté-là que, dans l'ensemble, vous me venez. Est-ce à dire que cette sorte de satisfecit me comble d'aucune façon ? Certainement pas, vous vous en doutez, puisqu'aussi bien ce n'est pas non plus ce que vous venez chercher.

Pour aller au vif, il me semble que, si quelque chose peut expliquer décevantement cette affluence, c'est quelque chose qui, en tout cas, ne reposerait pas sur ce malentendu, auquel je ne me prête pas, d'où la façon d'attente à laquelle je faisais allusion tout à l'heure. Ceux qui viennent, c'est parce que, dans l'ensemble, ils ont le sentiment, à plus ou moins haut degré, qu'ici s'énonce quelque chose qui pourrait bien, qui sait, tirer à conséquence.

C'est tout de même là quelque chose qui n'est pas malentendu, et qui m'incite à faire de mon mieux pour faire face à ce que j'ai appelé cette affluence. »

J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XV, *L'Acte psychanalytique*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil & Le Champ freudien, 2024, p. 29-30.

2.2. Les Trois Essais sur la théorie de la sexualité

2.2.1. Nouveaux problèmes de traduction

« Mais en ce qui concerne l'“extension” du concept de sexualité, que l'analyse des enfants et de soi-disant pervers rend nécessaire, on se permettra de rappeler à tous ceux qui regardent de haut la psychanalyse avec mépris, combien la sexualité élargie de la psychanalyse coïncide avec l'*Eros* du divin Platon. (Cf. Nachmansohn, 1915.) »

S. Freud, « Préface à la quatrième édition », *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, trad. M. Géraud, Paris, Points, 2012, p. 51.

« Quant au mot allemand que le français traduit par “plaisir”, il n'a pas tout à fait le même champ d'application que celui-ci. Si Lust, comme dans le roman éponyme d'Elfriede Jelinek, désigne bien la jouissance vécue, que le français appelle souvent “plaisir”, a fortiori à proximité de l'adjectif “sexuel”, le mot désigne aussi dans les locutions courantes où il apparaît l'envie, le simple désir d'une jouissance, c'est-à-dire un moment d'appétit antérieur à la satisfaction, dans lequel le sujet se représente l'objet de plaisir, le désire, et travaille à sa survenue. Il est très proche du latin libido. [...] »

Quand l'essai fut traduit, les lecteurs francophones furent peu embarrassés par ces connotations, car les contextes spécifiques qui irradiant le concept en proposent toujours un sens univoque, historiquement situé dans le paradigme dynamique global de la pulsion, qui domine l'essai, aux côtés de la compulsion, de l'impulsion, du mouvement, de l'instinct, de la fin visée, de la tendance, de la fonctionnalité, du désir, du vouloir, de la force, de l'énergie et de la libido...

Il n'empêche, ce sens demeure continûment associé in petto chez Freud aux connotations allemandes de Lust : la notion ne perd jamais sa discrète référence sexuelle, pas plus qu'elle ne se départit de sa dimension d'anticipation, de pulsion première, ou encore de « principe ». Sa phonologie lui confère même une dimension propulsive : die Lust, instance féminine, est un ressort... mais contrairement à Trieb (la pulsion), instance de genre masculin, le terme ne joue aucun rôle dans le paradigme des forces mécaniques.

En revanche, il est paré d'une aura hédoniste qui peut entrer en contradiction avec les intérêts vitaux. Il connote des excès susceptibles de mettre en danger la vie d'un individu (d'un Moi), qui doit être ramené à la raison par le principe de réalité. »

J.-P. Lefebvre, « Présentation », in S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, trad. J.-P. Lefebvre, Paris, Points, p. 13-14.

2.2.2. Libido : interprétation économique et dynamique

« Les notions auxiliaires que nous nous sommes forgées pour venir à bout de la question des manifestations psychiques de la vie sexuelle s'accordent bien avec ces suppositions quant au fondement chimique de l'excitation sexuelle. Nous avons défini le concept de libido comme celui d'une force quantitativement variable qui pourrait mesurer les processus et les transpositions dans le domaine de l'excitation sexuelle. Nous dissociions cette libido de l'énergie qui doit être supposée en général à la base des processus psychiques, en nous référant à son origine particulière, et nous lui conférons ainsi aussi un caractère qualitatif. En dissociant l'énergie libidinale de l'autre énergie psychique, nous exprimons l'hypothèse que les processus sexuels de l'organisme se distinguent par un chimisme particulier des processus nutritifs. L'analyse des perversions et des psychonévroses nous a amenés à comprendre que cette excitation sexuelle n'était pas délivrée par les seules parties dites sexuelles, mais par tous les organes du corps. Nous nous forgeons donc l'idée d'un quantum de libido, dont nous appelons libido du Moi la représentation psychique ; et la production, l'augmentation ou la diminution, la répartition et le déplacement de ce quantum doivent nous permettre d'expliquer les phénomènes psychosexuels observés. »

S. Freud, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, *op. cit.*, p. 182.

« il faut interpréter [la maladie mentale] d'une manière dynamique, comme un renforcement ou un affaiblissement des composantes d'un jeu de forces, dont les fonctions normales nous dissimulent beaucoup l'effet »

S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, *op. cit.*, p. 517.

« Dans la théorie psychanalytique, nous admettons sans trop nous poser de question que le déroulement des processus psychiques est régulé automatiquement par le principe de plaisir, c'est-à-dire que nous croyons qu'il est chaque fois mis en mouvement par une tension chargée de déplaisir et qu'il prend alors une direction telle que son résultat final puisse coïncider avec

une baisse de cette tension, et donc avec un évitement de déplaisir ou une production de plaisir. »

S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, trad. J.-P. Lefebvre, Paris, Points, p. 73.

« Mais on renonce à tous les gains apportés par l'observation psychanalytique pratiquée jusque-là, quand, à la manière de C. G. Jung, on volatilise le concept de libido lui-même, en la faisant coïncider avec la force motrice psychique en général. »

Freud, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, *op. cit.*, p. 185.

2.2.3. *Le choix d'objet et la sublimation*

« Nous sommes donc incités à relâcher dans nos pensées le nouage entre pulsion et objet. La pulsion sexuelle est probablement d'abord indépendante de son objet, et ne doit sans doute pas non plus sa genèse aux charmes de celui-ci. »

S. Freud, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, *op. cit.*, p. 75.

« Mais cette libido du Moi ne devient commodément accessible à l'étude analytique que quand elle a trouvé à être employée psychiquement à l'investissement des objets sexuels, donc quand elle est devenue libido d'objet. Nous la voyons alors se concentrer sur des objets, se fixer à eux ou encore les abandonner, passer de ces derniers à d'autres et à partir de ces positions guider l'activité sexuelle de l'individu qui conduit à la satisfaction, c'est-à-dire à l'extinction partielle et temporaire de la libido. La psychanalyse des névroses dites de transfert (hystérie et névrose obsessionnelle) nous ouvre ici un aperçu sûr. »

S. Freud, *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, *op. cit.*, p. 183.

« On ne peut se défendre de l'impression que les hommes se trompent généralement dans leurs évaluations. Tandis qu'ils s'efforcent d'acquérir à leur profit la jouissance, le succès ou la richesse, ou qu'ils les admirent chez autrui, ils sous-estiment en revanche les vraies valeurs de la vie. »

S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, trad. Ch. et J. Odier, Paris, PUF, 1971, p. 5.

« Grâce à la prédominance précoce du désir de savoir sexuel, la part la plus importante des besoins de la pulsion sexuelle pourra se sublimer en appétit de savoir généralisé, échappant ainsi au refoulement. »

S. Freud, *Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, trad. D. Tassel, Paris, Points, 2011, p. 144-145.

« Mais n'est-on pas en droit d'être choqué par les résultats d'une investigation qui accorde aux hasards de la constellation parentale une influence aussi décisive sur le destin d'un être humain [...] ? Non, je ne crois pas qu'on ait ce droit ; tenir le hasard pour indigne de décider de notre destin est une pure et simple rechute dans la pieuse vision du monde dont Léonard lui-même préparait le dépassement en écrivant que le soleil ne se meurt pas. »

S. Freud, *Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, op. cit., p. 151.

« les pulsions et leurs transformations sont la dernière chose que la psychanalyse puisse connaître »

S. Freud, *Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, op. cit., p. 150.

« Je ne sais si, de votre côté, vous jugerez présomptueuse la mise en garde sur laquelle je conclus. Je me permettrai seulement de vous dépeindre indirectement ma conviction en vous racontant une vieille blague, à vous d'en faire l'application. La littérature allemande connaît une petite ville nommée *Schilda*, dont les habitants sont censés être capables de tous les coups de génie possibles. On raconte, entre autres, qu'ils possédaient un cheval dont le travail leur donnait toute satisfaction et auquel ils ne reprochaient qu'une chose, c'était de leur coûter si cher en avoine. Ils résolurent de lui faire perdre tout doucement cette mauvaise habitude en réduisant chaque jour sa ration de quelques épis, jusqu'à l'accoutumer à la totale abstinence. Pendant un temps cela marcha parfaitement, le cheval en arriva à un épi par jour, et le lendemain il était censé travailler enfin sans aucune avoine. Mais le lendemain, le perfide animal fut retrouvé mort ; les citoyens de *Schilda* ne s'expliquèrent pas de quoi. Nous inclinons à croire que c'était de faim, et que sans une certaine ration d'avoine on ne saurait attendre d'aucun animal qu'il fournisse un travail. »

S. Freud, *Cinq conférences sur la psychanalyse*, trad. B. Lortholary, Paris, Points, 2012, p. 102.